

APPEL DE CHARTRES

NOTRE-DAME DE CHRÉTIENTÉ



EDITO

JEAN DE TAURIERS - PRÉSIDENT

Chers pèlerins,

Nous espérons que vous apprécierez le nouveau format de l'Appel de Chartres. N'hésitez pas à nous faire part de vos commentaires. Nous en avons besoin car cet Appel de Chartres est fait pour vous.

Les articles se sont étoffés et viennent participer à l'effort de formation que veut engager Notre-Dame de chrétienté en 2021. La formation marchant de pair avec une bonne communication, notre site internet sera bientôt modernisé pour mieux présenter ce que nous faisons depuis maintenant près de quarante ans, chaque génération ayant apporté sa part à une documentation très riche sur les grands thèmes de notre pèlerinage.



DANS CE NUMÉRO

La liturgie traditionnelle
Abbé Iborra

Portrait de pèlerin :
Axel Rockvam,
fondateur des Veilleurs,
et artisan relieur

L'Éducation intégrale
Interview de
**François-Xavier
Clément**

Comment réussir son
carême
avec la Fraternité
St Vincent Ferrier

L'Appel de Chartres présentera désormais des entretiens avec des personnalités amies autour de sujets qui constituent l'œuvre de Notre-Dame de chrétienté : Tradition, chrétienté, mission, la Doctrine Sociale de l'Eglise avec notamment les trois points non négociables résumés par Benoît XVI le 30 mars 2006 :

- la protection de la vie à toutes ses étapes, du premier moment de sa conception jusqu'à sa mort naturelle
- La reconnaissance et la promotion de la structure naturelle de la famille - comme union entre un homme et une femme fondée sur le mariage - et sa défense contre des tentatives de la rendre juridiquement équivalente à des formes d'union radicalement différentes qui, en réalité, lui portent préjudice et contribuent à sa déstabilisation, en obscurcissant son caractère spécifique et son rôle social irremplaçable
- La protection du droit des parents d'éduquer leurs enfants.

Nous laisserons aussi une large part à la vie des chapitres, pèlerins, non marcheurs, soutiens, ... tous ceux qui oeuvrent toute l'année contre vents et covid pour que le pèlerinage continue. Soyez bien certains que nous faisons tout notre possible pour pouvoir pèleriner pendant la Pentecôte prochaine.

Le premier entretien avec l'abbé Iborra, vicaire de la paroisse Saint Roch à Paris, aborde la liturgie traditionnelle. Il nous parle de son expérience de prêtre dans une grande paroisse parisienne biformiste avec une présentation ratzingérienne de ces questions.

Axel Rokvam, dans un second entretien, évoque le mouvement des Veilleurs, une démarche similaire à celle de 1982, année où fut lancé le pèlerinage traditionnel de chrétienté. Pèlerin et artisan relieur, la dimension religieuse de son métier est passionnante : « Être pèlerin, c'est être veilleur, c'est à dire rester vigilants ».

Enfin, François-Xavier Clément, ancien directeur de Saint Jean de Passy, nous parle d'éducation dans notre époque difficile à l'occasion de la sortie de son livre « La voie de l'éducation intégrale ». La profondeur de ses propos me fait penser à André Charlier, directeur de l'Ecole des Roches à Maslacq pendant la guerre, un des inspireurs de nos fondateurs. André Charlier voulait former une génération qui relèverait la France et c'est bien ce que nous dit en 2021 François-Xavier Clément.

Un immense merci à Joseph Darantière, notre rédacteur en chef, qui a fait un travail magnifique dans la direction Communication d'Odile Téqui sans qui rien ne serait possible. Et un très grand merci à toutes les personnalités qui ont contribué à cet Appel de Chartres.



Notre-Dame de Paris,
priez pour nous,
Notre-Dame de Chartres,
priez pour nous,
Notre-Dame de la Sainte
Espérance, convertissez-nous !



LA LITURGIE TRADITIONNELLE

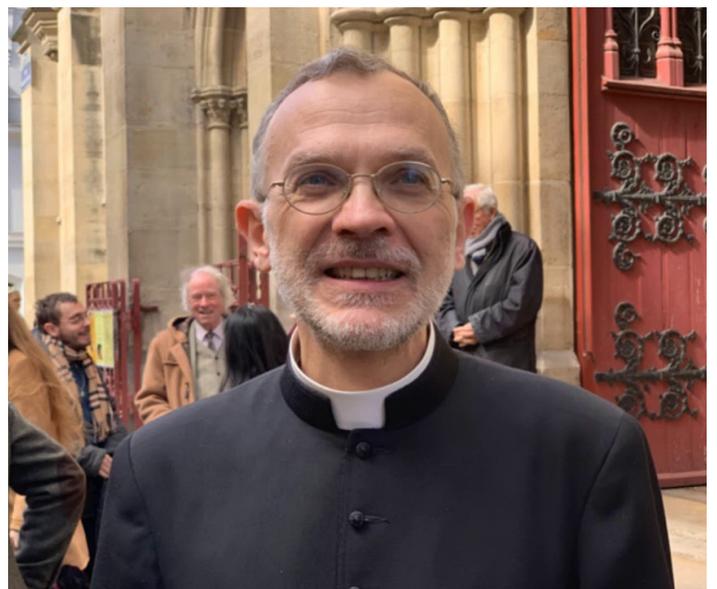
PAR L'ABBÉ IBORRA

" Notre attachement à la liturgie traditionnelle, ce n'est pas un mariage de raison, mais un mariage d'amour ! »

Dom Gérard

Comment s'est produite votre découverte de la Forme Extraordinaire du rite romain ?

Tout simplement par obéissance à mon archevêque ! Le cardinal Vingt-Trois m'a nommé en 2007 vicaire à la paroisse Saint-Eugène, bien connue dans le monde traditionnel. Prévenu à Pâques, j'ai pu apprendre l'*usus antiquior* auprès des moines de l'abbaye de Triors. Je dois dire que j'ai aussitôt accroché ! Il m'a fallu une semaine d'exercices pour pouvoir dire ma première messe basse, après 18 ans d'ordination où je pratiquais déjà, en privé, la version originale du Missel de 1969 ! Pendant quelques années j'ai continué à utiliser, pour ma prière personnelle, la *Liturgia horarum*, que je pratiquais depuis mes années de séminaire à Rome. Avant de passer au Bréviaire de 1960 depuis mes années à Saint-Eugène...



Que pensez-vous de cette forme liturgique comme expression de la Foi en tant que prêtre?

Pendant mon apprentissage à Triors, j'ai été frappé par la précision des rites qui, en enserrant le célébrant – mais aussi la communauté – par leurs rubriques, font mieux saisir à l'un et à l'autre la grandeur du mystère qui s'accomplit à l'autel. Cela signifie que la liturgie n'est pas fabriquée mais qu'elle est reçue, et ceci au terme d'une évolution homogène qui souligne son ancienneté fondamentale. C'est le mystère de la tradition liturgique. Les rites qui entourent l'actualisation du sacrifice unique du Christ par le prêtre (cf. épître aux Hébreux) mettent particulièrement en valeur la présence réelle dans les oblates. Un rappel de foi, à chaque genuflection !

Un autre aspect, c'est – par l'orientation, à vrai dire toujours présente dans la version latine du Missel de 1969 – le rappel que la messe n'est pas une aimable conversation de salon mais un acte de culte rendu à Celui qui trône « *au-delà du voile* » (cf. encore l'épître aux Hébreux). Le prêtre a alors conscience d'être le pasteur qui guide son troupeau (en représentant le « *Grand Pasteur des brebis* », selon l'expression de saint Pierre) vers le Père tout en offrant le sacrifice de propitiation qui donne justement accès au ciel. Il n'est pas juste un enseignant face à un auditoire...

Dans quelle mesure, selon vous, contribue-t-elle à nourrir la Foi pour le prêtre et les fidèles ?

L'*usus antiquior*, lorsqu'il est célébré avec recueillement, nous rappelle que la liturgie ne nous appartient pas. Que nos célébrations, comme disent les préfaces, sont une participation à la liturgie céleste. La multiplicité des rites de la messe fait du prêtre plus un serviteur qu'un maître dans ce domaine. Les répétitions, les redondances même, me rappellent le bafouillage des prophètes de l'Ancien Testament devant la transcendance divine quand elle se manifeste à eux : dans la liturgie, nous sommes dépassés, nous mettons notre main sur notre bouche face au Mystère, comme autrefois Jérémie ou Ezéchiel. C'est le sens du chant – et Joseph Ratzinger l'a souligné à de multiples reprises – qui sublime la parole, dépassée par la profondeur de ce qui se produit ; sublimation qui s'achève dans le silence du canon, voilé parfois par les motets qui l'accompagnent.

Nous « entrons dans le canon », par-delà le « voile » (toujours l'épître aux Hébreux) ou la « nuée » (Moïse). Il y a dans la liturgie traditionnelle, dont les rites orchestrent cet apophatisme, quelque chose de mystagogique, une initiation au Mystère qui dépasse toute expression et surplombe toute célébration. Le voilement par les rites, les ornements, le silence, le chant, la musique sacrée, c'est un peu l'iconostase des liturgies orientales, avec lesquelles la liturgie traditionnelle a tant de points communs, plus en tout cas que la nouvelle.



Le Motu proprio "Summorum Pontificum" de Benoît XVI visait entre autre à faciliter un enrichissement mutuel des deux formes du rite, comment percevez-vous cet enrichissement au sein de votre apostolat?

Le pape Benoît XVI a fait quelques propositions d'enrichissement de la forme extraordinaire qui sont une manière discrète de suggérer qu'elle n'est pas un objet de musée mais que située dans l'histoire, comme toute réalité humaine, elle est susceptible d'évolution. La tradition n'a jamais cessé d'évoluer. Benoît XVI avait proposé d'actualiser le calendrier liturgique, d'introduire (ou de réintroduire) quelques préfaces ou formulaires de messe. Je crois que la Congrégation pour la doctrine de la foi y travaille avec précaution.

Mais, inversement, la découverte de la forme extraordinaire permet de mieux comprendre l'origine et les gestes des rites de la forme ordinaire. Car la concision des rubriques du Missel de 1969 crée un flou qui encourage une créativité parfois malheureuse du célébrant, même lorsqu'il veut bien faire. On peut s'inspirer des rites et des gestes de l'ancienne liturgie pour donner plus de consistance à la nouvelle, parfois un peu maigre dans sa ritualité...

Je remarque que dans les paroisses « biformistes » où je suis passé la célébration de la forme ordinaire a gagné en solennité. Au point que certains paroissiens passent d'une forme à l'autre. Le fait que les mêmes prêtres, en l'occurrence, célèbrent l'une et l'autre formes, permet aussi de faire tomber des préjugés, il me semble.

La Forme Extraordinaire va de pair avec ce qu'on dénomme "Tradition". En dehors du rite, cette Tradition se manifeste-t-elle dans l'apostolat auprès des fidèles (catéchisme, scoutisme, chants, service de la messe, engagements de paroisse, de couples)? Quels fruits lui attribuez-vous ?

Le Motu proprio a permis de célébrer l'ensemble des sacrements selon la forme traditionnelle. Cela permet d'avoir une pastorale plus homogène : baptême, confirmation, eucharistie, mais aussi mariage, onction et funérailles, sans oublier bien sûr la confession. Le fait de confesser pendant la messe facilite l'accès à ce sacrement à des gens qui viennent souvent encore de loin pour fréquenter nos paroisses. Dans les paroisses biformistes, activités de formation, pèlerinages, services ont souvent une formation composite, les uns apprenant des autres et réciproquement. Certains groupes sont plus spécifiquement attachés à une forme.

J'insisterais plus particulièrement sur deux réalités qui m'ont davantage marqué : la musique et le service d'autel. La célébration dominicale de la liturgie ancienne est exigeante sur le plan musical et elle se traduit souvent par la mise en place d'un chœur de bon niveau. C'est aussi un instrument d'apostolat, *ad extra* (liturgie rehaussée) et *ad intra* (les choristes progressent dans leur foi et dans les vertus propres à l'appartenance à un groupe exigeant). Il en va de même du service d'autel, beaucoup plus exigeant dans la forme extraordinaire, qui conduit un certain nombre de « grands clercs » à découvrir, au fil des célébrations, une vocation sacerdotale ou religieuse.

L'usage du latin dans la liturgie déconcerte souvent les fidèles qui s'interrogent sur ce rite. Certains y voient un obstacle à la compréhension et donc à l'unité. Est-ce un constat que vous avez fait également ?

Il est clair que le latin n'est plus aisément compris et personnellement je suis loin d'être un bon latiniste ! Mais il ne faut pas exagérer la difficulté : la Vulgate n'est pas à ce point hermétique à des oreilles françaises et la plupart des pièces de l'ordinaire sont faciles à mémoriser. Comme le dit saint Thomas d'Aquin, il n'est pas nécessaire de comprendre tout en détail pour pouvoir prier pendant la liturgie. Dans certaines paroisses on peut d'ailleurs disposer d'un livret bilingue qui facilite l'intégration des personnes de passage qui n'ont pas de missel. Cela peut être une voie pour ne pas rebuter ceux pour qui la non compréhension des textes constituerait un obstacle insurmontable. Mais en général ceux qui apprécient l'atmosphère de la liturgie traditionnelle ne se laissent pas arrêter et le côté mystérieux d'une langue que l'on ne comprend guère peut même ajouter au charme...

Je ne reprendrai pas tous les avantages que l'on peut trouver au latin. Citons-en juste deux, dont j'ai pu faire l'expérience : langue de l'unité (on s'en rend compte en voyage ou lorsque des étrangers viennent dans votre paroisse) ; langue devenue sacrée (alors que la langue vernaculaire est aussi celle du « banal »). Pour une meilleure connaissance du latin liturgique il y a parfois dans les paroisses des cours d'initiation, basés sur des ouvrages bien faits.



Qu'apporte l'usage du missel pour les fidèles qui assistent à la messe dans cette forme ?

Dans les lieux où il n'y a pas de livret bilingue le missel supplée. L'intérêt d'un missel ne se limite pas à la compréhension de ce que l'on entend sur le moment. Il permet aussi de se familiariser avec la liturgie (son cycle et

son ordinaire, son commun et son propre), il peut servir de support à la prière silencieuse par la méditation des textes liturgiques qu'il contient. Il a une dimension catéchétique, comportant souvent une introduction aux divers sacrements et offices, des notices sur les saints et les fêtes, des prières et des chants usuels, des rappels même de catéchisme. Bref, c'est un vade-mecum précieux, qui s'enrichit de mementos et d'images. Ne pas oublier de mettre son nom et ses coordonnées si on veut le retrouver après l'avoir oublié sur un banc ou une chaise !



Que dire du chant grégorien, qui tient une place importante dans cette liturgie ? Son contraste avec les modes musicales actuelles ne risque-t-il pas de décourager, de paraître trop "décalé" ?

Question très intéressante ! D'abord il n'y a pas que le grégorien : il y a aussi la polyphonie pour les célébrations plus solennelles, un vaste répertoire de musique européenne qui couvre plusieurs siècles. Musique qui reste vivante essentiellement dans la forme extraordinaire, mais aussi aussi dans la forme ordinaire, au moins dans certains pays privilégiés comme l'Autriche, l'Allemagne ou l'Angleterre... Ce que j'apprécie dans le chant liturgique, c'est sa répétitivité en même temps que sa variété : en entendant un kyrie I, IX, XI ou XVII, on sait exactement ce qui est célébré, en quelle période liturgique on se trouve. Par ailleurs, le chant grégorien (ou polyphonique du 16e siècle notamment) permet de mieux goûter la parole de Dieu si à l'honneur aujourd'hui et dont est littéralement « farcie » toute la messe, de l'introït au dernier évangile. La parole de Dieu, dans la liturgie, ne se limite pas en effet, comme on pourrait le croire, aux seules « lectures », effectivement plus variées dans la nouvelle forme. Elle est

partout dans la messe et sous des formes différentes. Introït, graduel, alléluia, trait et autres antiennes, en étant chantées, peuvent introduire les auditeurs à une véritable *lectio divina* (avec un coup d'œil préalable sur le missel pour en saisir le sens), une méditation prolongée des versets, soutenue par la mélodie. Je partage le point de vue de Joseph Ratzinger/Benoît XVI qui insiste sur le fait qu'une participation fructueuse à la messe n'implique pas nécessairement que tout le monde chante tout.

La liturgie est dialogale mais elle est aussi chorale : la schola chante précisément ce que les autres ne sont pas en mesure de chanter, plutôt que de niveler la qualité du chant pour le rendre accessible à tous. Faire descendre dans son cœur ce qui est chanté, c'est mieux participer que de se disperser en essayant de produire en vain une mélodie juste. Et je suis suffisamment mauvais chanteur pour être convaincu de ce que j'avance..

Je suis persuadé en tout cas qu'il y a des musiques qui n'ont rien à faire dans la liturgie, parce qu'elles relèvent d'un autre ordre, profane. Dans ses écrits sur la liturgie, Joseph Ratzinger parlait des musiques dionysiaques, qui déchaînent les pulsions, des musiques politiques, qui favorisent l'endoctrinement, des musiques commerciales, qui n'ont rien à dire sinon à se vendre en meublant ce silence que l'homme moderne appréhende tant. La musique liturgique rompt avec la banalité des sons que nous entendons ailleurs. Elle est au service d'une rencontre spirituelle. C'est pourquoi il est bon, justement, qu'elle soit décalée. C'est au désert ou sur la montagne que Moïse rencontre le Tout-Autre ; pas à son bureau ou au marché... Qui refuse de « dénouer ses sandales » pour avancer en terre sacrée – autrement dit qui n'est pas prêt à se laisser dépayser, qui vient à la messe encombré de ses habitudes « mondaines » – celui-là ne pourra goûter ce que la liturgie veut lui donner ; il pourra peut-être s'illusionner dans la forme ordinaire, où le dépaysement est moindre, pas dans la forme extraordinaire.

La recherche de la beauté dans la liturgie ne relève pas, fondamentalement, de cet « esthétisme » que certains si souvent décrient, même si certains peuvent s'y laisser séduire et s'y arrêter.

Certains diocèses évoquent un attrait renouvelé des

jeunes générations pour la forme extraordinaire. partagez-vous ce constat à votre échelle ? Si oui, à quoi attribuez-vous cet attrait ?

Je suis impressionné par le différentiel d'âge moyen en effet. Benoît XVI, dans le Motu proprio, avouait d'ailleurs sa surprise. L'*usus antiquior* attire des jeunes – ne nous leurrions pas : une infime minorité de leur classe d'âge – et des jeunes qui ne sont pas, comme on le croit trop souvent, avant tout « politiquement marqués ». Non, juste des gens sur qui la magie du rite joue. Dans un monde banal, horizontal, vulgaire, sans repères autre que l'émotion manipulée, ils découvrent soudain un espace préservé, une sorte de sas qui leur ouvre, par sa verticalité, la porte du ciel. Je pense à l'échelle de Jacob : *terribilis est locus iste*. C'est d'ailleurs l'introït de la messe de la dédicace. Je suis impressionné de voir que la plupart des jeunes catéchumènes adultes que j'ai pu accompagner dans mes paroisses biformistes ont pour la plupart opté pour la forme traditionnelle, parce que c'est justement par elle qu'ils avaient été « scotchés », arrivés par hasard ou attirés par des amis, alors qu'ils venaient pour un grand nombre mentalement de très loin. Je suis aussi impressionné par le nombre de grands clercs qui, ayant découvert la forme extraordinaire et ayant appris à la connaître de l'intérieur en la servant, ont aussi découvert leur vocation, religieuse ou sacerdotale.



Je pense pour en rester à une dimension simplement psychologique que l'*usus antiquior* offre ce qui devient introuvable ailleurs : d'un côté le sens de la hauteur, du vertical, du sacré, du hiératique ; de l'autre des « formes » (Hochformen dirait Joseph Ratzinger), des « rites », bref des « règles », quelque chose qui résiste, justement à une génération qui en manque. Entrer dans l'*usus antiquior*,



cela demande un certain investissement en temps (durée, déplacement), en compréhension (service d'autel, chant, langue, etc.), en pratique (car la vie chrétienne ne se résume pas à la messe). J'ai d'ailleurs remarqué que les paroissiens de l'*usus antiquior* se rendent facilement disponibles pour des services paroissiaux variés. On a le sentiment de trouver ce que les pasteurs cherchent si souvent : une vraie vie de communauté.

Quel conseil donneriez-vous aux laïcs ou religieux qui souhaiteraient découvrir et comprendre la Forme Extraordinaire ?

Je crois que le mieux c'est d'aller s'y immerger un peu comme un ethnologue : voir simplement les choses, avec une empathie *a priori* pour le rite et pour les gens. Bien sûr tout ne sera pas parfait. Je dirais même : assister à une messe solennelle, avec tout le déploiement liturgique qui l'accompagne, et le lendemain, assister à une messe basse, avec l'assistance plus réduite qu'on y trouve en semaine. Un évêque me disait qu'il s'y dégage un recueillement qui rappelle l'oraison des religieux. Par expérience je sais qu'il y a des gens qui accrochent sur le champ : ils découvrent ce qu'ils avaient toujours cherché sans jamais avoir pu se l'imaginer. Et il y en a d'autres qui prennent la fuite ! La liturgie traditionnelle pourrait paraître clivante. Elle n'est pas la seule. La sagesse de l'Église fait qu'elle constitue aujourd'hui une des formes agréées de la piété liturgique catholique : qu'elle ne soit pas plébiscitée par tous ne l'empêche pas d'être la demeure spirituelle de beaucoup, notamment parmi les jeunes. Voir, expérimenter, est une chose. Il faut ensuite se cultiver sur la question : lire, et il y a de bons ouvrages de présentation, à commencer par les missels.

Quel conseil donner à ceux qui sont déjà familiers de cette forme du rite pour le faire découvrir à leurs frères catholiques et aux non-croyants ?

Saint Paul dit que nous ne pouvons garder pour nous-mêmes les trésors dont nous sommes les dépositaires. Il ne faut pas hésiter à inviter ses amis, quand on est jeune par exemple, à venir à une messe traditionnelle.

Il y a de tout dans le monde qui nous entoure. Notamment ceux qui n'accrochent pas au nouveau rite, dont l'application laisse parfois à désirer, et qui vont redécouvrir la pratique grâce à la messe traditionnelle. D'autres encore pour qui le christianisme ne veut plus rien dire et qui vont le découvrir grâce à ce qui en constitue le cœur : le culte. Le côté mystérieux peut autant rebuter qu'attirer. Il ne faut pas essayer de réduire le contraste sacré-profane.

Pour finir j'ajouterais deux choses, à l'usage des familiers de la forme extraordinaire : humilité et spiritualité. Deux écueils peuvent en effet nous guetter : parfois un certain sentiment de supériorité, qui peut se teinter d'orgueil ; parfois un certain formalisme, qui peut se teinter de superficialité spirituelle. Sur le 1er point, je pense à la parole de saint Paul : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » Si l'on est convaincu que l'*usus antiquior* est supérieur, il faut se dire qu'il n'est pas l'unique. Depuis toujours il y a eu diversité de rites dans l'Église. Et à une époque de subjectivisme comme la nôtre, il paraît difficile qu'il s'impose à tous. Sur le second point, pour paraphraser saint Jean de la Croix, pourquoi ne pas dépasser le miroir des « surfaces argentées » (énoncés de foi, prières vocales, pratiques, etc.) pour s'immerger plus souvent dans l'or des profondeurs qu'elles recouvrent ? C'est-à-dire le cœur à cœur avec le Seigneur – l'oraison – nourri par la méditation des « nigriques ». C'est ainsi que Joseph Ratzinger, à la suite d'un de ses professeurs, appelait le contenu même de la liturgie, les textes imprimés en noir sur les missels. C'est de la profondeur de cette rencontre que tout peut renaître, à nouveau, et faire de nous de ces témoins ordinaires qui par leur comportement, leur conversion toujours reprise, accrochent le regard et le cœur des gens...

PORTRAIT DE PÈLERIN

AXEL ROKVAM, FONDATEUR DES VEILLEURS



Axel merci d'accepter cet échange avec les pèlerins de Notre-Dame de Chrétienté, es-tu toi-même un pèlerin habitué ? Depuis combien de temps ? Dans quel chapitre ou service ?

En 7 ou 8 éditions, difficile de s'habituer au pèlerinage de chrétienté, qui fut toujours un rendez-vous avec la Sagesse et les limites de mon corps. J'ai marché avec Notre-Dame d'Orient et d'Occident, l'Ordre de Malte, Notre-Dame de Bonne Délivrance et d'autres, mais si les chapitres ont varié, j'y ai toujours trouvé l'essentiel. Mon service fut de prier pour ceux qui marchaient avec moi.

Tu es fréquemment associé au mouvement des "veilleurs", que tu as contribué à fonder en 2013, dont on peut lire qu'il est "un mouvement de manifestations sur la voie publique, « mouvement non formel (...) qualifié par certains de réactionnaire, il serait majoritairement composé de catholiques, ou de catholiques d'identité, selon la majorité des enquêtes médiatiques menées sur le sujet". Comment t'es venue cette inspiration de manifester de cette façon?

Par étapes et à plusieurs. Avec le recul, je dirais que l'énergie résistante fut donnée par Charles, un ami, et l'ambition de transmettre (histoire philosophie, littérature, musique etc.) par Alix, que j'ai ainsi rencontrée puis épousée. Ma participation fut de percevoir la dimension métaphysique de cette rencontre entre notre nature humaine, la vérité et ces personnes prêtes à tout donner pour cette vérité qui vit en nous. Tant que nous sommes arrimés à la vérité, à sa recherche, rien ne peut nous atteindre, et surtout pas la violence aberrante de ceux qui sont aveuglés par leurs intérêts. Je crois que nous fûmes parfois prêts à donner notre vie tant ce que nous disions et vivions nous brûlait, et je prie pour que ce don de nous-mêmes continue chez tous ceux qui l'ont goûté. D'une petite trentaine le premier soir sur l'Esplanade des Invalides, près de 200 villes firent de même au bout d'une dizaine de jours. Sans se voir, nous avons partagé une même « inspiration », et peut-être même fait une rencontre commune.

Quels étaient les objectifs ?

Réveiller les consciences, de soi-même jusqu'au chef de l'Etat, en découvrant l'importance de ce qui nous a été confié.

Quelle place tient la foi catholique dans ce mouvement ?

De même que dans tout ce qui fait notre civilisation, une place centrale, libre et visible, pudique et prête à se dévoiler à celui qui le demande.

Aujourd'hui, presque 8 ans après, que sont devenus les veilleurs? Quels fruits cette initiative a-t-elle portés ?

Très vite, beaucoup nous ont rejoints, attirés par ce qu'il se passait. Certains ont redécouvert l'Evangile, leur conjoint, leur(s) enfant(s), leur savoir-faire, leurs capacités de tous ordres, se sont engagés en politique ou en écrivant.

Nous avons réussi à nous affirmer dans le monde sans le dévisager, à nous reconnaître dans l'autre sans nous confondre avec lui, à entrer en relation. Il est difficile de comparer ces fruits, sinon le fait d'avoir découvert un trésor, un don qui nous a été confié, la vie qui a été semée en nous. Je sais que pour beaucoup, veiller ensemble fut une étape importante et parfois décisive.



Aujourd'hui, même si le mouvement ne semble plus aussi visible, te considères-tu toujours comme un veilleur?

Je ne suis pas juge de cela. Permettez-moi de lever une ambiguïté liée aux moyens modernes de l'action : nous n'avons jamais renoncé à la visibilité et nous n'avons jamais cherché à créer un nouveau « mouvement », sinon de l'âme. Nous n'avons créé ni association, ni parti politique ni aucune autre société. Nous nous sommes simplement référés à la parole du livre d'Isaïe qui dit « *Sur tes remparts, Jérusalem, j'ai placé des veilleurs; jamais ni le jour ni la nuit, ils ne doivent se taire.* » (Is 62, 6). Cet appel à l'engagement a traversé les âges, les civilisations et les mouvements.

Tu es également artisan relieur. Pourquoi avoir choisi cette voie?

La reliure accueille et déjà transmet l'ouvrage, l'écriture, la parole. Il faut commencer par coudre ensemble tous les cahiers, fragments éparpillés du texte, pour en faire le livre, puis les lier aux plats qui les séparent et les protègent de l'environnement extérieur, leurs confèrent une dimension sacrée. L'ensemble est enfin enveloppé dans un cuir comme l'enfant dans ses langes, Dieu dans sa mangeoire. L'incarnation des écritures, ce sont les livres. La civilisation occidentale a-t-elle encore conscience de leur importance ?

Ton atelier s'appelle *Religare*, de l'origine latine de "reliure", mais aussi du mot "religion". Ton travail comporte-t-il également une dimension spirituelle ?

Éminemment ! Relier, c'est prier, et c'est déjà servir la parole. C'est vrai de ceux qui relient les hommes et se se relient aux textes. Si Dieu ne s'adressait pas à nous à travers les écritures, cela n'aurait aucun sens.

Nous traversons depuis plus d'un an des temps de plus en plus troublés, entre crise sociale, économique, spirituelle, sanitaire... Que penses-tu de ces maux de notre temps ?

Ces maux sont aussi graves et multiples que leurs racines sont profondes. Elles tiennent à l'authenticité de notre vie intérieure. Nous ne craignons plus Dieu et ne cherchons plus son secours. Sans la miséricorde de Dieu, l'Occident ne trouve pas d'issue à sa culpabilité qui le dévore et devient en lui une puissance destructrice. Dévitalisé mais puissant, il sème la mort sur son passage, en particulier chez tout ceux qui pourraient le confondre par leur innocence, leur faiblesse, leur pureté etc. Même dépassé par l'ampleur de ses problèmes, ce poulet sans tête détruit et tue encore, tant qu'il ne découvre pas l'importance de ce qui lui a été confié. En 1884 au pied de l'autel, Léon XIII a entendu un dialogue qui nous permet de comprendre ce à quoi nous sommes personnellement confrontés, puisque Dieu y accorde du temps et du pouvoir à Satan pour détruire 'Eglise. Comme Job, notre fidélité est mise à l'épreuve par le mal avec l'accord de Dieu, qui est notre seul refuge.

En tant que jeune professionnel catholique quel message adresserais-tu à ceux de ta génération et à leurs aînés?

Être pèlerin, c'est être veilleur, c'est à dire rester vigilants, se laisser choisir par la Parole de Dieu qui a été semée en nous et ne pas ménager ses efforts pour elle. C'est ainsi que le pèlerinage devient une conversion, que toute vie devient une prière s'élevant jusqu'à l'Eternel.



LA VOIE DE L'ÉDUCATION INTEGRALE

FRANÇOIS-XAVIER CLÉMENT

FRANÇOIS-XAVIER CLÉMENT

A paraître le 24 février



François-Xavier Clément, vous publiez prochainement un ouvrage intitulé « La voie de l'éducation intégrale » : que signifie ce titre et de quelles réflexions et constats votre livre est-il le fruit ?

Le titre de ce livre a été choisi en référence à l'éducation catholique et à la conception humaniste qui la fonde. L'éducation intégrale c'est la vision holistique de la personne dans la démarche de l'éducateur chrétien. C'est une vision totale de la personne humaine. Pas de compartiments, ni de tranche de vie, mais une personne tout entière, une liberté, une intelligence et une volonté, une sensibilité et un corps, un cœur et une vie spirituelle, c'est ensemble que toutes ces dimensions ont vocation à être éduquées.

Et c'est ensemble que toutes ces réalités sont évoquées dans ce livre. En effet, aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de l'Église on comprend que la question qui traverse toute l'éducation d'un enfant est celle de son unification autour du sens spirituel de la vie chrétienne. Philosophe de formation et éducateur de métier, j'ai commencé à étudier il y a plus de 25 ans les fondements anthropologiques de l'éducation chrétienne. Ma vie professionnelle m'a permis de découvrir que cette conception intégrale de la personne était méconnue, elle a été oubliée parce qu'elle n'a pas été transmise. C'est pourquoi je dirai qu'aujourd'hui elle est devenue innovante !

Diriez-vous que l'Éducation est en crise ? Quelles seraient alors les origines de cette crise et comment se traduit-elle ?

Malheureusement je crains que l'éducation ne soit plus en crise, au sens où les périodes de crise sont des opportunités de lucidité dans l'analyse et dans la reconstruction. Ce que je veux dire c'est que notre société souffre des effets mais pas de la cause ! Notre civilisation contemporaine est résolument matérialiste, et cela transforme la famille et l'éducation. Si seulement on pouvait constater une crise, il y aurait des indicateurs de fièvre qui pourraient conduire à des réactions, à des constats alarmants et à des remises en cause. Malheureusement, l'éducation est installée dans une mentalité rousseauiste, et même socialiste, ce qui en l'espèce est identique. Il y a 20 ans on pouvait dire que les parents ne parvenaient pas à éduquer leurs enfants, désormais j'ai l'impression que la grande majorité des parents n'ont plus conscience de leur rôle éducatif, ils attendent que la société et l'école en particulier préparent les enfants à leur insertion sociale. Les causes sont multiples : la permissivité libertaire des soixante-huitards,



Photo VALEURS Actuelles

le spontanéisme bienveillant du bobo qui imagine que « ça » grandit tout seul et que le seul objectif est que les enfants ne connaissent pas de déclassements, ou encore les familles déchirées et recomposées, ce sont là quelques-uns des éléments du contexte. Mais je pense que l'origine la plus profonde et la plus grave se trouve dans le rapport à la vie, c'est un véritable changement de paradigme auquel on a assisté depuis 50 ans. Le paradigme de la valeur de la vie humaine a été profondément modifiée et cette évolution explique à mon sens la neutralisation de la crise. La contraception, l'avortement, les désordres de la filiation ou la chosification de l'enfant, conduisent assez logiquement à casser l'ordre naturel du lien entre l'amour et la vie. L'enfant n'est plus nécessairement le fruit d'un amour mais il est le fruit de la toute-puissance de la volonté individuelle. Il peut être ou ne pas être, il peut vivre ou ne pas vivre, il peut être « fait » avec le conjoint ou avec un autre corps. C'est ainsi que l'enfant entretient avec ses parents une relation qui ressemble de plus en plus à un « partenariat privilégié ». Le processus de déconstruction de l'ordre naturel est désormais derrière nous. On est installé dans une nouvelle culture. Il y a bien une insatisfaction de nos contemporains sur l'éducation mais cela n'entraîne pas une situation réellement critique.

Votre livre se veut-il une proposition de remède à cette situation ?

Ce livre est avant tout une mise à jour des grands principes généraux de l'éducation, appliqués et développés à l'aune des problématiques actuelles. La situation présente nécessite une vraie prise de conscience de la gravité des enjeux et de « l'urgence éducative », comme le disait si bien Benoit XVI. J'ai donc souhaité développer ma réflexion avec comme axe la question du salut et de la vie éternelle. Pour quoi, en deux mots, éduque-t-on nos enfants ? pour leur épanouissement ? pour leur réussite sociale ? pour leur réussite professionnelle ? pour leur bonheur en famille ? Pour déployer leur liberté ? Pour former leur intelligence ? Tous ces objectifs sont des fins intermédiaires, elles ont besoin d'une fin plus haute qui les traverse toutes et les ordonne vers un objectif qui deviendra le but ultime de la vie. Notre société sans Dieu est devenue incapable de vivre dans cette perspective de la vie éternelle. C'est pourtant la seule espérance qui ouvre la voie à l'unification de la personne.

Mais ne pensez-vous pas que cela soit justement inaudible ?

C'est juste, et c'est probablement la raison pour laquelle il faut l'exprimer. Le monde a réussi à neutraliser la parole des chrétiens quand il leur a dit qu'ils n'étaient pas républicains parce qu'ils étaient « clivants ». Et malheureusement, nombreux sont les clercs et les laïcs qui ont perdu le sens et la radicalité du message de l'évangile. Le Christ est « clivant » ! Le Christ n'appelle pas à un royaume de valeurs et de tolérance universelle. Les discours audibles ou compatibles, les discours aseptisés qui ne proposent plus rien d'ambitieux ne touchent pas les cœurs. Les jeunes générations ne se mettront pas en mouvement pour des valeurs de respect « droit-de-l'homme », en revanche elles ont soif de radicalité et de consistance. Qui pourra répondre au désir d'absolu de la jeunesse ? Qui va leur parler de l'Espérance qu'ils attendent secrètement sans être capable de la définir ? Cette radicalité, cet absolu, cette Espérance, c'est le Christ ! Dans l'éducation intégrale on a les yeux fixés sur le Christ et notre mission est d'élever les regards de ceux qui nous sont confiés pour leur offrir comme horizon les rives de la vie éternelle.



Quels obstacles, selon vous, peut rencontrer aujourd'hui cette vision éducative que vous développez ?

Il y a certes des difficultés liées à l'état du monde et à l'idéologie régnante, mais le premier obstacle, et le plus important, est interne : c'est l'absence de détermination pour la cause éducative au sein même de l'Église. Cela peut paraître étonnant, mais nous avons perdu l'élan missionnaire de Jean-Baptiste de la Salle, de Don Bosco, de Marcellin Champagnat et de tant d'autres. Cet élan missionnaire pour l'éducation est pourtant dans l'ADN

caritatif de l'Église. On a entendu en janvier dernier un député affirmer que si l'Église a eu des œuvres de charité dans l'éducation, la culture ou la santé c'était pour endoctriner les masses. Il est regrettable qu'un seul évêque, et auxiliaire, ait réagi médiatiquement pour rappeler le sens de ces œuvres sociales. La véritable éducation catholique est intégrale, elle constitue une œuvre missionnaire car elle a pour ambition la vie éternelle. Et là il convient de se souvenir que les plus belles œuvres dans l'Église ne sont pas venues du haut mais du bas. Je m'explique. Il ne faut pas attendre des hiérarchies diocésaines qu'elles organisent ce qui dépend de l'initiative personnelle des clercs ou des laïcs là où ils sont. En l'occurrence, la création d'écoles, ou la reprise en main de la mission catholique d'éducation dans l'école de nos enfants, est de notre ressort. C'est à nous d'œuvrer pour restaurer une véritable culture chrétienne là où nous sommes. Il faut arrêter de lever les yeux vers l'Ordinaire pour lui demander d'intervenir, il convient de s'engager là où nous sommes pour servir la vérité dans la charité.

Enseignement privé (sous-contrat et hors-contrat) et publics sont-ils soumis à cette crise de la même manière ?

C'est assez difficile de dessiner les tendances lourdes qui traversent les différents systèmes éducatifs. Les situations sont très diverses selon les territoires, le territoire détermine le style d'enfants et de familles que vous allez accueillir. Les établissements publics et privés sont très dépendants de la qualité de la direction. En primaire un seul professeur détermine toute une année. S'il est bon c'est merveilleux, mais si ce n'est pas le cas alors c'est une catastrophe, y compris dans un excellent établissement. Par ailleurs, les professeurs du public sont souvent courageux et sérieux, mais leur hiérarchie et l'encadrement éducatif ne leur permet pas d'enseigner dans de bonnes conditions. Les jeunes générations de professeurs sont pleines de bonne volonté sur le plan éducatif mais ils sont très mal formés sur le plan intellectuel, certains ont un niveau lamentable en culture générale, en orthographe, voire dans leur propre discipline. Cela est tout aussi vrai pour l'enseignement privé sous-contrat que dans l'enseignement public. Il y a certes des exceptions mais le constat général est très inquiétant. De la crise de la transmission, dont on parle depuis plusieurs décennies, découle une crise culturelle qui

continue de faire reculer la France dans les classements internationaux.

Justement vous abordez dans votre livre le thème de la connaissance comme une des clefs de la liberté. Faut-il craindre une perte de liberté des générations à venir ?

C'est, me semble-t-il, la crise la plus grave. La perte progressive de la maîtrise de la langue ajoutée à l'absence de mémorisation des repères historiques ou géographiques, conduisent assez logiquement à l'incapacité de penser par soi-même. C'est pourtant le premier but de la formation de l'intelligence. L'apprentissage de l'écriture, de la lecture, de la grammaire, de la littérature, de l'histoire, de la géographie... est le chemin par lequel passe l'intelligence pour penser le réel et comprendre le monde. Sans cela, nous demeurons esclaves des idéologies et de toutes les influences mondaines qui conduisent au relativisme. En ce sens on peut dire qu'une véritable culture générale libère l'intelligence en lui donnant la capacité à analyser et à poser un jugement sur ce qui est vrai, c'est-à-dire conforme au réel. Il faut ajouter que la carence de formation littéraire a été remplacée par un développement de la formation scientifique et technique. C'est la rigueur de la formation grammaticale qui donne à l'intelligence la capacité à s'exprimer avec subtilité, de comprendre et d'analyser avec justesse et à penser avec aisance en zone complexe. C'est l'incapacité à penser par soi-même de manière fine qui entraîne bien souvent les caricatures, les violences et l'incompréhension.

Alors est-ce qu'il faut craindre que les générations futures soient moins libres ? Oui je le crains effectivement, et les comportements sociaux de ces derniers mois durant la pandémie l'ont révélés. Penser librement c'est penser par soi-même en partant du réel et en recherchant de manière rationnelle la vérité.

Le ministre de l'éducation nationale Jean-Michel Blanquer a récemment encore insisté sur l'importance de l'enseignement des langues anciennes aux élèves. Pensez-vous qu'il y ait là prise de conscience de la nécessité de réformer le public ?

Les considérant comme trop élitistes, la réforme du collège de Madame Vallaud-Belkacem avait tenté de retirer les langues anciennes du programme du collège. Elle a d'une



certaine manière rendu service à l'Éducation Nationale, car de très nombreux intellectuels s'étaient alors insurgés pour crier au scandale en dénonçant son incompetence. Très rapidement après son départ, et cela est essentiellement dû à la nomination d'une nouvelle responsable du Conseil de programmes, l'orientation de l'enseignement des langues anciennes et de la grammaire avait évolué. Malheureusement on est encore loin du compte. En effet, l'apprentissage du latin et du grec devrait être obligatoire en collège et l'enseignement de grammaire de phrase réellement inscrit dans les programmes en premier et second degrés. Les réformes récentes du lycée ou de la formation des professeurs ne vont malheureusement pas dans le bon sens. En effet, le niveau d'exigence des enseignements fondamentaux (lire, écrire, parler, compter) a tellement chuté que les professeurs ne peuvent plus enseigner les programmes de l'Éducation Nationale, pourtant pas très exigeants. Alors que faire ? Il suffit d'ajuster la formation des professeurs, en baissant leur niveau de formation disciplinaire. Désormais on forme davantage les professeurs en sciences de l'éducation que dans leur discipline d'enseignement. Et la boucle est bouclée ! Les élèves ne pouvant se hisser au niveau des programmes on vide les programmes, et comme les professeurs s'arrachent les cheveux dans leurs enseignements, on change la formation initiale des professeurs pour en faire des animateurs de classe de découverte des différentes disciplines.

On a le sentiment aujourd'hui que la figure d'autorité de l'enseignant est mise à mal de façon générale, chez les parents comme chez les élèves. Vous parlez d'une autorité de confiance, comment peut-on établir cela avec cette défiance systématique vis-à-vis de l'autorité ?

Avant tout je pense que le Général de Villiers a raison quand il dit que l'autorité est d'abord un courage. Il faut retrouver l'exercice de la vertu de force pour être en mesure d'assurer

une autorité. Ensuite l'autorité est un acte intérieur avant d'être un acte extérieur. Cet acte intérieur nécessite de la confiance en soi et des convictions sur le sens de la transmission d'une culture. En transformant les professeurs en animateurs de séances collectives pondues par des as de la didactique, on a rendu quasiment impossible l'exercice d'une autorité. L'autorité, elle vous est donnée par ceux envers qui vous l'exercez. Et pour qu'un enfant, ou un subordonné, vous offre cette autorité que vous devez assumer envers lui, il convient qu'il vous respecte pour ce que vous êtes et pour ce que vous engagez par vos paroles et vos actes. Ce respect est induit par l'admiration que vous suscitez par la maîtrise de votre science et par le rayonnement pédagogique qui émanent de vos paroles. Par ailleurs, l'autorité du directeur est primordiale pour permettre à tous les éducateurs de son établissement de déployer la leur. L'autorité du chef est, selon Aristote et saint Thomas d'Aquin à sa suite, la cause formelle de la société dont il a la charge.



C'est cette autorité qui permet d'ordonner, dans tous les sens du terme. Comme vous le comprenez, dans une telle conception l'autorité ne s'exprime pas par une injonction descendante, mais elle est davantage comme une sève montante dans un arbre qui irrigue l'ensemble du corps social par une vision claire des objectifs communs, des décisions prudentes et justes et une force intérieure qui exige d'être soi-même alimenté par une source spirituelle. Toute autorité vient de Dieu !

Vous traitez la question de la sanction, souvent mal perçue. De quel type de sanction parlons-nous ? Il y a-t-il un travail de réhabilitation de la sanction pédagogique à effectuer ?

Votre question sous-entend que la sanction pourrait ne pas

être éducative. Et malheureusement vous avez raison ! On ne devrait jamais sanctionner un enfant sans se poser la question du « pour quoi » cette sanction. Quel est le but de la sanction ? La croissance intégrale de l'enfant. La sanction doit être proportionnée certes, mais elle doit aussi contenir la voie de compréhension de résolution, de progression, de vitalité, ... qui va permettre à l'enfant de grandir. Trop souvent les sanctions éducatives sont le fruit d'une impatience, voire d'une colère, qui conduit l'éducateur à punir pour se soulager et marquer le coup. Je recommande toujours aux éducateurs, dans le milieu familial ou scolaire, de prendre un pas de recul et de demander conseil avant de décider d'une sanction. La sanction doit toujours nourrir l'intelligence et le cœur. Pour cela elle doit être compréhensive rationnellement par l'enfant, même s'il est encore jeune, et l'assurer de notre affection. Car « *sans affection pas de confiance, et sans confiance pas d'éducation* ». C'est une maxime salésienne qui exprime bien cette exigence.

Vous présentez la famille comme « premier lieu de l'éducation ». Malgré cela il arrive que les parents se sentent dépassés par certains sujets délicats (sexualité, crises d'identité, pornographie) auxquels leurs enfants sont désormais exposés très jeunes. A l'inverse, ce que vivent certains enfants chez eux peut déstabiliser l'enseignant. Quelles réponses proposez-vous à cela ?

La famille est effectivement le premier lieu de l'éducation. Un de mes collaborateurs, un excellent éducateur, me disait même un jour : « *non monsieur, pour moi la famille est le seul lieu d'éducation.* » C'était une provocation pour insister sur ce principe non négociable et je comprends ce qu'il voulait dire. La famille est au principe de l'éducation d'un enfant, et même si on voudrait par moment éduquer à la place de certains parents qui n'assument pas ce rôle correctement, les parents demeurent dans le cœur de l'enfant les premiers éducateurs qui unifient les principes éducatifs. En revanche, ce collaborateur exerçait tous les jours une fonction d'éducation auprès des enfants. Et cela est différent. Exercer une fonction d'éducation, c'est savoir que nos paroles, nos actes et l'exemple que l'on donne de sa propre vie, vont avoir une influence sur la manière dont l'enfant va construire sa vie. Sur les sujets que vous abordez, je crois qu'il est indispensable que les parents se forment et soient en mesure d'apporter des réponses justes et réalistes à

leurs enfants. Désormais ce thème de l'orientation sexuelle, du culte du corps, des expériences sexuelles, de la pornographie, etc. fait partie de la culture ambiante de nos enfants. Nul ne peut ignorer le risque. Soit on fait le choix d'installer ses enfants dans des îlots protégés sans connexion et on reconstitue des kibboutz chrétiens pour éviter toutes les sollicitations de la vie sociale et des réseaux numériques, soit on choisit de préparer nos enfants à vivre dans ce monde en leur donnant tous les anticorps dont ils ont besoin pour grandir dans la pratique des vertus cardinales, la force, la tempérance, la justice et la prudence. Et je crains que l'acquisition des anticorps nécessite un minimum d'exposition au combat !

Quelle est la place du spirituel dans l'éducation intégrale ?

L'éducation intégrale est selon sa définition le processus de croissance d'un enfant qui a pour but son salut et sa vie éternelle. Pie XI en parle déjà dans *Divini illius magistri* et ensuite les Pères du Concile dans *Gravissimum educationis*.



On peut ainsi lire dans le Code de droit canonique, le Dalloz de l'Église, au numéro 795, que « *l'éducation véritable doit avoir pour but la formation intégrale de la personne humaine ayant en vue sa fin dernière en même temps que le bien commun de la société.* » Donc le spirituel est présent dès le départ dans la finalité poursuivie par l'éducateur. Cela est évidemment très exigeant pour l'éducateur qui prétend éduquer intégralement un enfant. Et comme le spirituel est présent dès le commencement de l'éducation d'un enfant dans le but poursuivi, il est assez logique qu'il soit présent tout au long de la croissance intérieure de l'enfant. C'est cette dimension surnaturelle qui va comme « informer », c'est-à-dire donner une forme, à l'éducation d'un enfant.

Cela est vrai dans l'éducation des vertus dès le plus jeune âge, et au premier chef des vertus théologiques que sont la foi, l'espérance et la charité.

Préconisez-vous des changements pour l'organisation du catéchisme à l'école ?

Dans le sillon de mes propos précédents je vous dirais que le catéchisme doit pouvoir allier une démarche d'enseignement et une démarche de témoignage. Vous connaissez probablement cette parole de Paul VI qui disait dans *Evangelii Nuntiandi* que « *L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres, ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins.* » (n°41). J'aime cette expression parce qu'elle met en évidence que les maîtres doivent être exemplaires de ce qu'ils vivent dans le domaine de la foi. L'exemple est le levier le plus efficace de l'éducation, les paroles s'envolent, les actes marquent un peu plus, mais ce qui reste profondément ancré dans le cœur d'un enfant c'est l'exemplarité unifiée d'un éducateur, c'est finalement son être même. Cette exemplarité laisse une empreinte très profonde dans son cœur. C'est pourquoi les contre-exemples sont des scandales dans le domaine éducatif ! C'est probablement le premier changement que je propose dans le catéchisme ! Les diocèses ont trop souvent produit des fonctionnaires de la pastorale en guise de catéchistes. Il faut des témoins de l'amour de Dieu qui donnent envie de conformer sa vie au Christ. Cela signifie que le catéchisme doit être christocentrique et conduire à vivre de la parole de Dieu. Par ailleurs, dans les établissements scolaires qui accueillent des enfants plus éloignés de la foi chrétienne, ou d'une autre religion, il convient d'apprendre à devenir missionnaire pour annoncer l'évangile. Là ce serait un gros changement ! Rares sont les établissements catholiques sous-contrat qui osent aujourd'hui développer une annonce explicite de l'évangile à tous ! Certains mouvements se sont spécialisés dans l'annonce de l'évangile auprès des musulmans et il serait bien que les établissements catholiques s'en inspirent. A force de considérer l'accueil de tous comme un idéal en-soi, on finit par diluer tout ce qui fait la sève de notre mission d'éducation catholique.

De nombreux penseurs, laïcs ou religieux, ont développé des réflexions sur l'éducation, certains vous ont-ils inspiré ?

Oui bien sûr, ils sont nombreux. Depuis plus de 25 ans j'ai nourri mon action éducative des textes fondateurs de saint Jean-Baptiste de la Salle, de saint Ignace de Loyola, de saint François de Sales, de saint Jean Bosco, de saint Marcellin Champagnat, de Jean-Marie de la Mennais, de Victoire de Bengy, ils ont tous joué un rôle déterminant dans le développement de mes convictions. La foi des fondateurs des congrégations enseignantes est absolument édifiante. IL est bon de revenir à leurs écrits et à leurs fioretti pour nous inspirer de leur exemple et actualiser la pensée chrétienne sur l'éducation sans en dénaturer le sens profond. L'éducation intégrale est présente chez tous ces fondateurs. Par ailleurs, en écrivant ce livre j'ai approfondi la pensée de Jacques Maritain sur l'éducation et j'y ai trouvé quelques perles précieuses pour synthétiser ma pensée sur l'éducation intégrale. J'aime particulièrement ce passage d'une de ses conférences sur l'éducation : *« Il n'y a évidemment pas de mathématiques chrétiennes, ni d'astronomie ou de mécanique chrétienne ; mais si le maître a la sagesse chrétienne, et si son enseignement surabonde d'une âme vouée à la contemplation, le mode ou la manière dont il donne son enseignement, en d'autres termes, le mode ou la manière suivant laquelle son âme et son esprit peuvent agir et illuminer l'âme et l'esprit d'un autre être humain, transmettra à l'étudiant et éveillera en lui quelque chose qui est au-delà des mathématiques, de l'astronomie ou de la mécanique : tout d'abord, le sens de la place exacte de ces disciplines dans l'univers du savoir et la pensée humaine; ensuite, une persuasion communiquée sans parole de la valeur immortelle de la vérité, des lois rationnelles et de l'harmonie qui sont en jeu dans les choses et dont la racine première est dans l'Intellect divin. »*



Quel projet visez-vous à moyen et long terme en publiant votre ouvrage aujourd'hui ?

Ce livre est à la fois un aboutissement et un point de départ. Mon départ éprouvant et bruyant de Saint-Jean de Passy sonne ma rupture avec l'Enseignement catholique, mais en aucun cas avec l'Église que je servirai fidèlement et de tout mon cœur toute ma vie. C'est pourquoi je souhaite que ce livre puisse servir à former l'intelligence et le cœur des éducateurs chrétiens, des prêtres, des évêques, des chefs d'établissement et de tous ceux qui œuvrent pour éduquer la jeunesse. Par ailleurs, depuis plusieurs mois je prépare le lancement d'un grand réseau d'établissements fondés sur les principes de l'éducation intégrale. Grâce à plusieurs investisseurs qui veulent mettre leurs moyens au service du Bien commun, je m'appête à incarner mes idées, ou plutôt celles de la véritable éducation chrétienne. La Providence et saint Joseph ont œuvré de manière magnifique pour me permettre de rencontrer des personnes du monde politique, économique, universitaire, médiatique et éducatif qui ont à cœur de créer une véritable alternative éducative en France. Ce livre en sera la première pierre.

Vous avez-vous-même traversé des moments difficiles et une remise en cause de votre vision, d'où avez-vous tiré la force pour résister dans ce combat éprouvant ?

Il se trouve que j'ai perdu mon épouse en 2014, j'ai donc dans le cœur un principe de relativité absolue. Quand vous avez été traversé par une épreuve aussi radicale, les autres combats vous semblent plus faciles. Cependant, il serait faux de dire que je n'ai pas souffert de cette nouvelle croix. Au-delà de cette endurance acquise dans la maladie et la mort de ma femme, je crois que les amitiés fidèles nombreuses qui m'ont soutenu durant cette période m'ont été d'un très grand secours. Enfin, et j'aurais dû commencer par-là, la prière quotidienne aide à tenir par gros temps comme on dit chez les marins. Dans cette période je me suis plongé dans la liturgie des heures, et la lecture des psaumes m'a fait beaucoup de bien. Dans les psaumes vous trouvez tous les sentiments humains et tous les états d'âmes. Par ailleurs, j'ai été mis à pied le mardi de Pâques, Dieu merci la liturgie de ce temps est joyeuse et plein d'espérance. Les textes des Actes des Apôtres donnent un tel enthousiasme que cela donne beaucoup de force et de joie. C'est tout cela qui m'a aidé à avancer dans cette tempête.

Quel message d'espérance adressez-vous aux éducateurs, parents et professeurs ?

Ce n'est pas très facile de répondre à cette question en quelques phrases. J'ai simplement envie de m'adresser à eux en leur disant : « *donnez le meilleur de vous-mêmes, offrez à vos enfants les plus beaux sentiments qui vous habitent, n'exigez jamais plus que la moitié de ce que vous exigez de vous-mêmes, n'oubliez jamais que l'exemple de votre vie constitue 90% de ce que retiendront vos enfants, priez alors ils prieront, prenez le temps de grandes conversations familiales ; il faut non seulement aimer les enfants, mais s'assurer qu'ils savent qu'ils sont aimés ; on ne fait pas pousser une fleur en tirant en dessus, alors laissez croître votre enfant en accompagnant son développement de votre amour exigeant et inconditionnel. C'est ainsi que vous goûterez la plus belle joie d'un éducateur : voir l'enfant dont on a la charge s'engager librement sur le chemin du Ciel en servant les autres par amour du Christ et en quittant paisiblement le monde meilleur qu'il ne l'a trouvé.* » C'est l'exemple du Bienheureux Carlo Acutis qui avait mis au cœur de sa vie l'Eucharistie et la Vierge Marie. Il disait « *Le bonheur c'est d'avoir le regard tourné vers Dieu. La tristesse c'est d'avoir le regard tourné vers soi-même.* »



Je m'inscris
au Carême en ligne
organisé par la Fraternité
St Vincent Ferrier

<https://www.careme40.org/>

UN PROGRAMME SPIRITUEL DE 40 JOURS EN LIGNE DÈS LE 17 FÉVRIER 2021

AVEC LA FRATERNITE SAINT VINCENT FERRIER

SEMAINE 1 - LES FONDEMENTS DU COMBAT SPIRITUEL

La grâce et les vertus théologiques : avec les enseignements du Père Jourdain-Marie, la grâce et les vertus théologiques de foi, espérance et charité ne seront plus pour vous des mots abstraits, mais des réalités que vous vivez.

#SEMAINE 2 - LES ADVERSAIRES À COMBATTRE

Le monde, le démon et soi-même : pour vaincre il faut connaître l'adversaire. Le Père Ceslas-Marie vous parlera du démon et du monde, et vous expliquera pourquoi notre plus redoutable adversaire, c'est nous-même.

#SEMAINE 3 - LA PRÉPARATION DU COMBAT

L'éducation de la volonté : nous vivons sous le joug de multi-dépendances – que chacun s'interroge seulement sur son lien à Internet ... Le Père Antoine vous montrera comme l'ascèse chrétienne fortifie notre volonté.

#SEMAINE 4 - LES ARMES DU COMBAT (1)

Le Rosaire et les sacrements : le Père Réginald vous enseignera à vivre pleinement le saint Rosaire, et vous apprendra à vous laisser transformer en Jésus par la sainte Eucharistie.

#SEMAINE 5 - LES ARMES DU COMBAT (2)

Comment bien faire oraison : « *Je promets le Ciel à quiconque fait un quart d'heure d'oraison par jour* », disait sainte Thérèse d'Avila. Le Père Albert vous enseignera la méthode de sainte Thérèse d'Avila pour réussir votre oraison.

#SEMAINE 6 - LE SECRET DU COMBAT

« **Venez, Esprit-Saint !** » : pendant la Grande Semaine, le Père de Blighnières vous dévoilera le secret septiforme de la vie dans l'Esprit.